

Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire
Herausgeber: [s.n.]
Band: 20 (2013)
Heft: 2: Sozialer Frieden : transnational = Les chantiers transnationaux de la paix sociale

Rubrik: Literatur zum Thema = Comptes rendus thématiques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Literatur zum Thema

Comptes rendus thématiques

Jean-Paul Zúñiga (dir.)
Pratiques du transnational
Terrains, preuves, limites

La Bibliothèque du CRH, Paris 2011, 287 p.

Cet ouvrage est le premier numéro d'une nouvelle série du Centre de Recherches Historiques (CRH), un laboratoire de l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS). Il constitue le résultat de deux journées d'études qui ont eu lieu à Paris en décembre 2009 sous l'égide du CRH, dont le but était de «susciter un débat méthodologique et théorique sur les potentialités et les limites des approches transnationales». (10) Sous la direction de Jean-Paul Zúñiga, maître de conférence à l'EHESS et responsable de l'axe «nation-trans-nation» au CRH, 19 auteurs, des historien-ne-s travaillant sur des objets très divers, dialoguent afin d'apporter leurs éclairages et leurs contributions aux réflexions en cours sur l'approche transnationale. L'histoire transnationale, qui à l'origine était surtout associée aux travaux portant sur l'histoire des Etats-Unis, connaît depuis la fin des années 1990 un véritable engouement, en particulier dans la littérature scientifique anglo-saxonne. Cet ouvrage s'inscrit dans ce tournant historiographique qui a été étiqueté de diverses façons: histoire transnationale, croisée, partagée ou globale. Quelle que soit l'étiquette choisie, cette approche a comme perspective centrale la volonté de centrer son regard sur les phénomènes qui traversent les frontières: circulations de personnes, d'idées et de modèles.

L'approche transnationale a souvent été critiquée pour son manque de théorisation. Et si certains auteurs de l'ouvrage

s'accordent à reprendre une définition qui met l'accent sur les circulations, les échanges et les réseaux, cela ne satisfait néanmoins pas tous les auteurs: le terme éminemment polysémique de «trans-national» suscite en effet de nombreuses interrogations auxquelles cet ouvrage tente précisément de répondre. La première consiste à identifier dans quelle mesure ce champ d'investigation est réellement nouveau ou s'il ne recoupe pas simplement, sous une nouvelle appellation, des questionnements classiques des historien-ne-s (notamment dans le cadre de l'histoire comparative). L'absence de consensus sur la définition de départ, accentué par l'usage quelque peu chaotique de termes qui lui sont voisins, ajoutent à l'imprécision de la notion, mais aussi des démarches méthodologiques sur lesquelles l'histoire transnationale s'appuie. Autant d'arguments qui fondent la nécessité d'interroger les contours exacts de cette approche historique afin de dégager un cadre théorique cohérent, et de déterminer à terme s'il s'agit là (ou non) d'un véritable «tournant». Il s'agit en outre de questionner le rapport transnational-national et la pertinence du référent national. En effet, l'histoire transnationale procède par analyse de phénomènes trans-frontaliers, mais cette démarche implique néanmoins une référence au cadre national qui ne fait pas forcément sens pour les historien-ne-s qui travaillent sur des thèmes ou des périodes pour lesquelles la nation n'a pas de valeur intrinsèque. Par ailleurs, il semble nécessaire de s'interroger sur les risques inhérents à une approche très (trop) surplombante qui, en prenant de l'altitude par rapport aux micro-phénomènes qui se dé-

ploient à l'échelle locale, perdrait tout pertinence pour en analyser les phénomènes constitutifs. L'opposition mais aussi la complémentarité entre les deux points de vues donnent ainsi également matière à discussion.

A travers quatre parties distinctes, les auteurs abordent ces interrogations en développant des terrains d'analyse variés, en multipliant les références aux récents travaux en histoire transnationale afin d'alimenter le débat sur la pertinence de ce cadre théorique. Un des intérêts majeur de l'ouvrage est de dresser un état des recherches récentes en la matière dans l'espace français. Dans la première partie *De l'international au transnational*, quatre contributions font usage de la méthode comparative et/ou transnationale dans l'analyse de phénomènes historiques parallèles: les droits des migrants en France, en Italie et en Tchécoslovaquie (Caroline Douki, Paul-André Rosenthal), les milieux natalistes durant l'entre-deux-guerres (Christophe Capuano), les guerres civiles en Europe au 19^e siècle (Jordi Canal) et la Fédération internationale des Liges féministes catholiques de 1910 à 1914 (Magali Della Sudda). Dans la deuxième partie de l'ouvrage, *Circulations et constructions spatiales*, deux contributions, l'une issue d'un travail collectif sur la distribution des corps saints des catacombes à l'époque moderne (Stéphane Baciocchi et al.) et une autre sur la diffusion d'un livre de coutumes dans le monde ashkénaze (Jean Baumgarten), s'attachent à montrer les effets des circulations, objet central de l'approche transnationale. Quatre sujets viennent ensuite poursuivre la réflexion autour de l'articulation entre local et «supra-local». Partant du constat que l'approche transnationale sert souvent à l'historien pour produire des généralisations, les contributions de cette troisième partie *Production locale du supralocal* insistent sur les changements d'échelle, afin de distin-

guer comment celles-ci s'entremêlent et se complètent, et soulignent l'importance de la contextualisation des objets d'études: car si certains sujets ne se comprennent que par le transnational, inversement d'autres objets appréhendés par le haut nécessitent une déconstruction locale. Enfin, dans la dernière partie de l'ouvrage, *Ouverture méthodologique et écueils*, Nancy L. Green illustre les débats historiques engendrés par cette approche aux Etats-Unis en partant du champ de l'histoire des migrations, tandis qu'Alessandro Stanziani joue des comparaisons et discute des approches *cultural studies* et *subaltern studies* à partir de l'histoire russe du 18^e au 19^e siècle. Ces deux communications permettent d'appréhender à la fois les apports et les limites de cette approche méthodologique.

Ce bilan sur les approches transnationales est somme toute en demi-teinte: par la variété des thématiques abordées, les auteurs démontrent magistralement comment le transnational peut amplifier le regard en apportant à chaque sujet un nouveau questionnement historique et surtout des réponses alternatives; néanmoins, cette approche sécrète aussi ses propres limites dans la mesure où elle ne «sert» pas de façon aussi efficace tous les sujets. Comme le souligne Zúñiga, il s'agit avant tout de l'envisager comme «une méthode permettant de disposer d'outils analytiques et critiques supplémentaires [...] c'est-à-dire une démarche, une manière de voir où ce sont les questions que posent l'historien qui lui dictent le cadre et les outils d'analyse le plus appropriés et non les logiques de «modes» académiques». (16)

Olga Hidalgo-Weber (Genève)

Heinz-Gerhard Haupt,
Jürgen Kocka (éd.)
**Comparative
and Transnational History**
Central European Approaches
and New Perspectives

Berghahn, New York 2010 (Paperback 2012), 294 p.,
\$ 35.–

Il n'est pas surprenant que Salman Rushdie constitue une référence littéraire majeure dans cet ouvrage portant sur les développements récents de l'historiographie comparée et transnationale. Les idées de cet écrivain-phénomène transculturel par excellence inspirent en effet les historien-ne-s désirant dépasser «la vision étriquée de l'histoire nationale» (69) et touchent notamment à la problématique de traduction: "Having been borne across the world, we are translated men. It is normally supposed that something always gets lost in translation; I cling, obstinately, to the notion that something can also be gained." (115) C'est en effet le pari et la raison d'être de ce volume composé de textes publiés originalement en allemand que d'introduire le lectorat non-germanophone à des débats extrêmement vifs autour de la problématique de la transcendance du cadre national dans la recherche et l'écriture historiques.

Quels sont les bénéfices de cet effort de traduction? Parmi les apports de ce recueil qui reflète un véritable *state of the art* en histoire comparée et transnationale en Allemagne, trois me semblent incontournables: l'historicisation des efforts historiographiques, la délimitation de nouveaux cadres conceptuels et enfin plusieurs études de cas qui tentent de relier ces débats théoriques et méthodologiques à des terrains d'investigation européens et globaux.

En premier lieu, dans un souci de contextualisation et d'auto-réflexivité, les auteurs les plus en vue dans ce champ his-

toriographique formulent des hypothèses afin d'expliquer le processus par lequel, dans les années 2000, l'histoire transnationale en est venue à représenter – pour reprendre une expression de Hans-Ulrich Wehler – la «nouvelle voie royale de la recherche historique» (*Königsweg historischer Forschung*). Hartmut Kaelble ainsi que Philipp Ther situent cette réorientation de l'intérêt des historien-ne-s de la comparaison à l'analyse des transferts, des croisements ou des enchevêtrements dans le contexte plus large de développements socio-politiques tels que l'approfondissement de la coopération franco-allemande, et plus généralement de l'intégration européenne, ainsi que le déclin relatif du poids de l'Europe dans l'économie mondiale. Jürgen Kocka et Heinz-Gerhard Haupt retracent quant à eux le parcours intellectuel de l'histoire comparée pour établir un guide succinct mais particulièrement intéressant des méthodes de l'historien-ne-comparatiste. Kocka et Haupt identifient l'apport principal de cette posture méthodologique pour l'historiographie dans le lien étroit entre la comparaison et une orientation analytique. Ils structurent leur texte autour des questions ontologiques et épistémologiques essentielles pour la pratique de la comparaison en histoire (asymétrie, typologie, échelles) tout en explicitant les défis particuliers que pose cette approche pour l'histoire culturelle.

Kocka et Haupt construisent ainsi une base solide pour la réflexion sur «l'après comparaison» (*beyond comparison*, 21) qui préoccupe leurs (plus jeunes) collègues désireux de se libérer de l'emprise du cadre (inter-)national et comparatiste pour pouvoir saisir et rendre compte des phénomènes trans-nationaux à l'âge de la globalisation. Ceux-ci définissent plusieurs conceptualisations possibles dans le sillage de «la famille des approches relationnelles». (209) Ainsi, Jürgen Osterhammel plaide pour une «histoire trans-

nationale de la société» intégrant l'intérêt pour les structures et configurations sociales hérité de la *Gesellschaftsgeschichte* traditionnelle avec une attention soutenue pour les échanges, flux et courants toujours reliés avec précision aux acteurs et institutions impliquées. Shalini Randeria développe la notion des «modernités inégales et enchevêtrées» (*uneven and entangled modernities*) retraçant, à l'aide du champ indo-britannique, les (trans)formations et (re)configurations des modernités sociales en interaction entre la métropole et les colonies. Philipp Ther appelle à la réhabilitation des *area studies* tout en soulignant l'utilité de la concentration actuelle sur l'étude des réseaux qui constituent la base empirique pour une histoire transnationale de l'Europe. Ther va jusqu'à proposer une visualisation renouvelée de la carte de l'Europe: le Vieux Continent ne serait plus structuré par les frontières entre États-nations mais ressemblerait plutôt à une photographie satellite nocturne où seraient visibles les nœuds lumineux marquant les espaces d'échanges intenses reliés entre eux par des lignes de communication. Enfin, Dirk Hoerder expose son approche des «études transculturelles du social» (*trans-cultural societal studies*) concentrées sur les espaces et acteurs fonctionnant dans au moins deux cultures différentes et constituant de fait de nouvelles configurations sociales particulièrement dynamiques.

Voilà un ensemble de propositions et d'orientations de recherche extrêmement riche et stimulant. Les études de cas incluses dans ce volume trahissent tout de même la mise en œuvre encore inégale de l'histoire transnationale sur divers terrains. Nous pouvons constater d'un côté l'application déjà bien développée de telles approches dans le domaine des analyses d'échanges, au sein notamment de l'Empire britannique: Monica Juneja et Margit Pernau mais aussi Andreas Eckert illustrent les avancements de cette «nou-

velle histoire des Empires» (*new imperial history*) reconsidérant la relation entre la métropole et les colonies sous l'angle d'inter-dépendance et d'influences réciproques. Dirk Hoerder, quant à lui, retrace la re-conceptualisation des études de «systèmes migratoires» dans l'espace atlantique des 19^e et 20^e siècles à partir des années 1980, aboutissant à des ouvrages synthétiques parus dans les dix dernières années.

L'intégration des questionnements transnationaux dans les recherches sur les échanges à l'intérieur même de l'espace européen semble toutefois moins aboutie: la comparaison classique continue à dominer comme le montre par exemple Jörg Requate dans son étude des discours sur le futur et des processus sociaux correspondants, tels que le planisme et la scientification dans les deux Allemagnes et en Tchécoslovaquie durant les années 1960. Requate observe, certes, «la proximité stupéfiante» (197) des systèmes concurrents au niveau discursif mais n'examine pas véritablement l'hypothèse de contact, de transfert, de circulations entre Est/Ouest et cela bien qu'il mentionne, juste en passant, Erich Fromm, l'un des acteurs importants dans les initiatives dialogiques entre les deux blocs.

Adopter la perspective transnationale n'est donc pas évident, et cette difficulté est même visible dans ce volume qui inclut l'épithète en question dans son titre. Mais cette limitation peut en même temps fonctionner comme une invitation à se plonger dans un champ de recherche dont la richesse conceptuelle et théorique est illustrée par les contributions de ce même ouvrage: les cadres d'analyse sont prêts, il ne reste qu'à les tester sur le terrain!

Ondřej Matějka (Prague)

Daniel Laqua (éd.)
Internationalism Reconfigured
Transnational Ideas and Movements
Between the World Wars

I. B. Tauris, London 2011, 255 p., £ 59.50

Le champ de l'histoire dite transnationale connaît un engouement indéniable depuis plusieurs années. Les ouvrages recensés dans ce numéro de *traverse* offrent d'ailleurs au lecteur un aperçu de cette manière d'écrire l'histoire, particulièrement sensible aux connexions et aux circulations entre et par delà les nations. De fait, il n'est pas toujours aisé de s'orienter dans un champ historiographique aux frontières encore mal définies, où les terrains empiriques se multiplient et les questionnements méthodologiques se font de plus en plus élaborés. Dans ce contexte, l'ouvrage édité par Daniel Laqua sur l'internationalisme et les mouvements transnationaux entre les deux guerres mondiales mérite d'être signalé pour au moins deux raisons. Tout d'abord, parce qu'il rend compte des débats historiographiques les plus récents. En se penchant sur des acteurs aussi variés que des fondations philanthropiques, des associations et des mouvements d'opinion, des réseaux d'experts ou de simples individus – bref, sur les acteurs non-gouvernementaux, sujets souvent négligés par les relations internationales – ce livre invite notamment à dépasser la vision pessimiste de l'œuvre de la Société des Nations (SDN) et, à travers la prise en compte de ses activités dites techniques, à en réévaluer le bilan historique. Il participe ainsi pleinement au renouvellement de ce qu'était jusqu'à récemment le «champ moribond de l'histoire internationale». (4) S'il répond à l'actualité historiographique, l'ouvrage, et c'est son deuxième atout, n'hésite pas à questionner les complexes problèmes méthodologiques inhérents à l'étude des phénomènes internationaux. Une remarquable introduction

de Patricia Clavin, qui a d'ailleurs servi de cadre analytique à l'ensemble des contributions, mérite tout particulièrement le détour. Le lecteur y trouvera, dans un langage clair et précis, les définitions des concepts discutés tout au long des pages (internationalisme, transnational, et cetera), ainsi qu'un retour particulièrement éclairant sur les débats historiographiques de ces 20 dernières années.

Le résultat est un ouvrage avec une solide cohérence d'ensemble, présentant de façon étayée plusieurs terrains empiriques et susceptible d'intéresser également les non spécialistes. L'étude de la vitalité du phénomène internationaliste dans un contexte marqué par l'exacerbation des nationalismes constitue un des axes principaux de ce livre. L'éditeur rappelle aussi la prégnance des différents contextes nationaux, dont l'effet structurant est visible dans presque toutes les contributions. Celles-ci sont regroupées en trois parties. La première section porte essentiellement sur les formes de la collaboration internationale et les différents acteurs qui la promeuvent et la mettent en place. Waqar Zaidi se penche sur l'instrumentalisation d'un certain discours sur la science et la technologie dans la théorisation de l'internationalisme. Il montre notamment comment les tenants «libéraux» de l'internationalisme, en Grande Bretagne et aux Etats-Unis, présentent les progrès technologiques comme étant l'un des signes majeurs de l'inéluctabilité des interdépendances globales et justifient ainsi la coopération transnationale. Katherina Rietzler examine les initiatives des fondations philanthropiques américaines pour la promotion de la paix (*Carnegie Endowment for International Peace, Rockefeller Foundation et Laura Spelman Rockefeller Memorial*). Elle souligne leur engagement au sein de la SDN et dans le financement des premières institutions académiques européennes consacrées à l'étude scientifique

des relations internationales, volet éducatif d'un nouvel ordre mondial rêvé. En se penchant sur les réseaux municipaux et les réformateurs urbains, Stefan Couperus montre enfin comment la collaboration internationale peut s'enraciner dans l'espace local, et générer en retour des organismes transnationaux comme l'Union internationale des villes. La deuxième partie du livre porte plus particulièrement sur le rôle de la SDN en tant que caisse de résonance et lieu de convergence des réseaux non gouvernementaux. Elle se fait ainsi l'écho de plusieurs *advocacy networks* en lutte contre l'esclavage et le travail forcé qui cherchent à mettre en place une réglementation internationale (Amalia Ribí). Avec sa Commission économique et financière, mise en place suite à un patient de travail de négociations et de rencontres, la SDN devient non seulement le lieu d'élaboration d'une première tentative de régulation économique internationale (Yann Decorzant), mais aussi un espace au sein duquel experts économiques de la SDN, réseaux d'affaires et politiques discutent de la stabilisation financière d'un pays comme l'Autriche après les ravages de la Première Guerre mondiale (Frank Beyersdorf). La troisième et dernière partie se penche sur les contextes nationaux d'accueil des pratiques internationalistes. Marie Sandell étudie les efforts des organisations féminines internationales pour élargir leur audience au-delà des pays occidentaux, alors que Helen McCarthy présente le travail des *League of Nations Unions* pour promouvoir l'œuvre et les principes de la SDN en Grande-Bretagne. La dernière contribution, de Daniel Laqua, questionne l'émergence des courants pacifistes, notamment en Allemagne, leur déploiement transnational ainsi que les contraintes déterminées par les espaces nationaux de référence. Toutes ces contributions illustrent particulièrement bien comment le contexte national participe à l'élaboration

de l'international et, par un effet de miroir, comment l'étude de l'internationalisme contribue à mieux comprendre chaque histoire nationale.

Si ne pouvons que saluer la qualité des contributions individuelles, trois points problématiques émergent néanmoins à la lecture de cet ouvrage, dont l'éditeur est d'ailleurs pleinement conscient. Une première remarque, certes la plus banale, porte sur la focale géographique de la recherche. Les contributions explorent un espace essentiellement européen et nous en disent en fin de compte peu sur le déploiement mondial de l'internationalisme. L'intégration dans la réflexion historique d'acteurs, de pratiques et de contenus issus des régions «périphériques» aurait sans doute constitué un ajout majeur. L'internationalisme étudié ici est ensuite résolument issu d'une matrice libérale, prônant le plus souvent des causes «positives» (antiesclavagisme, pacifisme, et cetera): *quid* du mouvement ouvrier ou des connexions transnationales des mouvements fascistes? Enfin, la réflexion sur les «reconfigurations de l'internationalisme» annoncée dans le titre laissera plus d'un lecteur sur sa faim. Les contributions ne font en effet qu'effleurer les périodes en amont et en aval des deux guerres mondiales: les éventuelles spécificités de la période ainsi que la question des continuités ou des ruptures sont au final peu discutées, même si l'introduction de Patricia Clavin fournit des pistes de réflexions fort stimulantes à ce sujet. Ces réserves n'empêchent pas de conseiller la lecture de cet ouvrage, qui apporte un regard original sur la période de l'entre-deux-guerres et fournit un cadre pertinent pour repenser l'histoire des relations internationales.

Damiano Matasci (Heidelberg)

Leon Fink (Hg.)
Workers Across the Americas
 The Transnational Turn
 in Labor History

Oxford University Press, New York 2011, 480 p., £ 27.50
 (Paperback)

Transnationale und globale Ansätze sind auch in der Arbeitergeschichte seit einigen Jahren ins Zentrum der Diskussion gerückt. Die wesentlichen Impulse gingen dabei von Jan Lucassen und Marcel van der Linden von der Forschungsabteilung des *Internationalen Instituts für Sozialgeschichte* (IISG, Amsterdam) aus. Thematisiert werden im Rahmen der transnationalen und globalen Arbeitergeschichte die Arbeitsmigration und internationale Arbeiterorganisationen, aber – im Dialog mit Ansätzen wie der *gender history* und den *post-colonial studies* – auch Arbeitsformen ausserhalb des Lohnarbeitsverhältnisses (unter anderen Sklaven, Soldaten, Hausarbeit).

Auch der hier zu besprechende Band, der Beiträge zu einer im September 2008 in Chicago abgehaltenen Tagung enthält, beschäftigt sich bisweilen mit Fragestellungen, die man zunächst von ihrem epochalen und thematischen Schwerpunkt her nicht unbedingt der *labor history* zuordnen würde: So verweist Peter Way auf den Beitrag der von ihm als «Militärarbeiter» verstandenen Soldaten zum Aufstieg des Britischen Empire im 18. Jahrhundert, Jocelyn Olcott thematisiert den erfolglosen Versuch, an der internationalen Konferenz zum Jahr der Frau 1975 eine gemeinsame, klassen- und länderübergreifende Position zur unbezahlten Hausarbeit zu finden und Jeffrey Kerr-Ritchie beschäftigt sich mit dem transnationalen Widerstand gegen die Sklaverei.

Eingeleitet wird der Band von sechs stärker theoretisch orientierten Beiträgen. Danach folgen sechs Abschnitte zu den Themenkomplexen *Labor and Empire*,

zu Lohnarbeitern indigener Herkunft, zur reproduktiven Arbeit, zur Migration, zu *Transnational Labor Politics* und *Labor Internationalism*. Sie umfassen jeweils zwei bis drei Fallstudien. Leider ist es an dieser Stelle nicht möglich, diese durchwegs faszinierenden und lesenswerten Einblicke in den transnationalen Charakter der Arbeitswelt bietenden Aufsätze alle vorzustellen. Diese Rezension beschränkt sich daher auf eine kurze Vorstellung der theoretisch orientierten Beiträge und einige kritische Anmerkungen zur Gesamtpublikation.

Die einleitenden Aufsätze stellen alle den *transnational turn* in den Zusammenhang der seit den 1990er-Jahren geführten Globalisierungsdiskussion. Gemäss John D. French werden die Kämpfe um die Arbeitsverhältnisse zugleich auf internationaler, nationalstaatlicher und lokaler Ebene geführt. Zentrale Aufgabe einer transnationalen Arbeitergeschichte sei es deshalb, dieses *intermestic problem* (Kunstwort aus *international* und *domestic*) besser zu erfassen. Studien zur transnationalen Geschichte dürfen gemäss Julie Green die nationale Ebene nicht einfach ignorieren. Ihre Aufgabe sei es vielmehr, den Nationalstaat zu historisieren. Gerade die Globalisierungsprozesse der letzten Jahrzehnte gingen ja offensichtlich auch mit einem Trend zur Renationalisierung einher, was sich etwa in der Zunahme gegen die Migration gerichteter Ressentiments manifestiere. Gemäss Neville Kirk hat eine transnationale Arbeitergeschichte namentlich das Potenzial, mit einer stärkeren Betonung der materiellen und politisch-ökonomischen Aspekte den bisher oft einseitig kulturgeschichtlich orientierten Charakter der transnationalen Geschichtsschreibung zu überwinden. Aviva Chomsky beschäftigt sich mit Arbeitsmigration und Kapitalexport, die sie beide im Spannungsfeld von Subsistenzwirtschaft und Kapitalismus verortet. Nur eine transnationale Analyse

ermögliche es, Verbindungen zwischen der Arbeiterklasse in ökonomisch ungleich entwickelten Regionen zu erfassen. Gemäss Dirk Hoerder sind nicht Nationalstaaten, sondern regionale Arbeitsmärkte Ausgangs- und Zielpunkt von Wanderungsbewegungen. Er plädiert daher dafür, vermehrt von «transkulturellen» statt «transnationalen» Verbindungen zu sprechen. Der Soziologe Vic Satzewich fordert dazu auf, einige Hypothesen der zeitgenössischen Migrationsforschung mit historischen Untersuchungen zu überprüfen. Im Visier hat er dabei pauschale Behauptungen in der anthropologischen Literatur, dass in den letzten Jahrzehnten durch die Entwicklung der Kommunikations- und Verkehrsmittel vermehrt transnationale Migrationsgemeinschaften entstanden seien. Aus unterschiedlicher Perspektive kommen die einleitenden Beiträge somit alle zum Schluss, dass transnationale Fragestellungen das Potenzial haben, die Zusammenhänge zwischen der Lage und den Kämpfen von Arbeitenden in unterschiedlichen Räumen und Zeiten besser zu klären.

Kritisch anzumerken ist, dass die Einzelbeiträge kaum auf einander Bezug nehmen. Gerade angesichts der grossen Heterogenität der behandelten Fragen wäre es wünschenswert gewesen, Differenzen und Gemeinsamkeiten zwischen den beteiligten Autoren stärker zu diskutieren. Finks fünfseitiges Vorwort ist dafür klar zu kurz und kann einen bilanzierenden Schlussteil nicht ersetzen. Auch die Einleitungen zu den thematischen Abschnitten gleichen dieses Defizit nur teilweise aus, da Querbezüge zwischen den Abschnitten so nicht hergestellt werden und überdies die Zuordnung der Einzelbeiträge zu den thematischen Abschnitten bisweilen etwas zufällig erscheint. Eine Ausnahme bildet hier der Beitrag von Kerr-Ritchie. Er zeigt, dass flüchtige Sklaven die unterschiedlichen nationalstaatlichen Gesetze in den

USA, Kanada und Mexiko genau kannten und zu ihrem Vorteil nutzen konnten. Damit meldet er explizit Widerspruch an gegen Hoerders Relativierung der Bedeutung von Nationalstaaten für Migrationsbewegungen.

Bedauerlich ist zudem, dass die internationale Arbeiterbewegung kaum oder nur in karikiert Form thematisiert wird. So erwähnt erstaunlicherweise Finks Beitrag über die Auseinandersetzungen in der ILO um globale Arbeitsstandards für Seeleute die in diesem Kontext einflussreiche Internationale Transportarbeiter-Föderation (ITF) mit keinem Wort. Steven J. Bachelors Aufsatz zu den mexikanischen Fabriken der grossen US-amerikanischen Autokonzerne erklärt die Unterstützung der United Auto Workers (UAW) für ihre mexikanischen Kollegen einseitig mit der Angst vor mehr kommunistischem Einfluss in Mexiko. Damit wird er dieser einen der organisierenden Kerne der US-Linken bildenden Industriegewerkschaft nicht gerecht. Die bewusste transnationale politische und gewerkschaftliche Tätigkeit von Arbeiterinnen und Arbeitern nehmen im vorliegenden Band nur zwei Beiträge adäquat zur Kenntnis: Shelton Stromquist in seinem hervorragenden Aufsatz zur transnationalen Vernetzung sozialistischer Kommunalpolitiker in Neuseeland, Grossbritannien und den USA sowie Jacob Remes in seiner Untersuchung der Wanderungsbewegungen, dem Klassenbewusstsein und dem Nationalgefühl der Mitglieder der Typografengewerkschaft Torontos.

Eher als eine Stärke erweist sich die auf die USA fokussierte Sicht der meisten Beiträge: Gerade sie ermöglicht es, das Verhältnis zwischen der nationalstaatlichen und der globalen und transnationalen Ebene zu reflektieren. Ein gutes Beispiel dafür ist etwa der Beitrag von Eileen Boris zur Frage, warum die USA trotz der entsprechenden ILO-Konven-

tionen nie einen bezahlten Mutterschaftsurlaub einführten.

Alles in allem leistet der Band somit einen wichtigen Beitrag zur transnationalen Arbeitergeschichte. Entstanden ist eine sehr anregende Auslegeordnung der heterogenen Bausteine für entsprechende Forschungsprojekte.

Adrian Zimmermann (Bern)

**Evelyne Diebolt, Nicole Fouché
Devenir infirmière en France,
une histoire atlantique? (1854–1935)**

Publibook, Paris 2011, 342 p., € 29,–

Ce livre analyse la professionnalisation des soins infirmiers en France dans une «perspective atlantique» qui privilégie l'étude de la circulation des idées ou des personnes entre l'Angleterre, les Etats-Unis et la France. Evelyne Diebolt et Nicole Fouché, deux historiennes respectivement spécialistes de l'histoire des femmes et de l'histoire sociale des relations internationales, démontrent en particulier les conditions qui ont permis au modèle du *nursing*, défini par Florence Nightingale au milieu des années 1850 en Angleterre, d'être importé et développé aux Etats-Unis, avant de connaître un début d'implantation en France dans les premières décennies du 20^e siècle.

Du point de vue de l'histoire des rapports de genre et de la professionnalisation infirmière, cet ouvrage met en exergue le rôle crucial joué par de nombreuses femmes progressistes, d'un côté et de l'autre de l'Atlantique: leurs efforts conjugués, en butte parfois à la résistance d'hommes ou de médecins, débouchent finalement sur l'émergence d'une communauté de pratiques qui, se fécondant mutuellement, contribuent à définir une identité professionnelle infirmière. De fait, l'un des intérêts ma-

jeurs de cette étude a trait à la description de parcours de vie féminins relativement exceptionnels: femmes issues des couches sociales privilégiées, ces activistes diffusent des connaissances, partagent leurs points de vue, recherchent des soutiens, forgent des modèles et les établissent, parvenant ainsi à être actrices du changement social.

Pionnière de par ses publications et ses réformes relatives à l'hygiène hospitalière, Florence Nightingale élabore un modèle de *nursing* exigeant, ce qui contribue à revaloriser un domaine d'activité essentiellement féminin, qui gagnera progressivement en autonomie professionnelle. Avec la création en 1887 déjà de la *British Nurse Association*, l'Angleterre a franchi un pas décisif et précurseur dans la professionnalisation.

Aux Etats-Unis, la guerre de Sécession (1861–1865) révélera la nécessité de promouvoir l'hygiène hospitalière. Les *Notes on Nursing* de Florence Nightingale servent de base à une réforme complète du système de santé. Ce sont des associations féminines qui prendront l'initiative d'ouvrir des écoles, dirigées pour la plupart par des infirmières anglaises rompues au modèle du *nursing* propre à Nightingale.

L'efficacité du mécanisme associatif à l'américaine accélérera la professionnalisation des soins infirmiers. Dès la fin du 19^e siècle, des cursus de formation supérieure, débouchant sur des emplois de cadre, voient le jour, et, au début du 20^e siècle, des filières universitaires offrent désormais à cette profession féminine une véritable légitimité scientifique, reconnue par des revues professionnelles faisant autorité. Peu de temps après sa percée aux Etats-Unis, le *nursing* anglais est donc adopté et adapté, trouvant là une deuxième impulsion allant au-delà de son mentor, au point que Diebolt et Fouché parlent désormais de modèle anglo-américain.

En France, le processus de professionnalisation sera plus tardif. La laïcisation des soins s'y heurte en premier lieu à la cohabitation des infirmières républicaines avec les religieuses dans les structures hospitalières, tandis que la formation reste fortement contrôlée par les médecins. Le modèle anglo-américain connaît néanmoins quelques percées dans plusieurs écoles où se cultivent des relations avec l'Amérique et l'Angleterre. Ce n'est toutefois pas avant la Première Guerre mondiale que le *nursing* sera étendu à plus large échelle sur le territoire français, grâce notamment à la Croix-Rouge américaine. Après la guerre et face à la menace de la tuberculose, la fondation américaine Rockefeller poursuivra le transfert du *nursing* en mettant l'accent sur la formation d'infirmières de santé publique. La professionnalisation à l'américaine s'avère toutefois difficilement compatible avec les caractéristiques sociales et culturelles des élites françaises.

De fait, l'organisation et la réglementation de la profession dans les années 1920 seront en grande partie chapeautées par Léonie Chaptal. Cette philanthrope fortunée, fervente catholique et proche des élites politiques et intellectuelles, sera contrainte de faire des compromis avec l'Etat et l'Eglise pour conduire des réformes dans le secteur de l'assistance sanitaire et sociale. Bien que consciente des modifications qui s'imposent au niveau du cursus des infirmières, la maison-école qu'elle fonde à Paris en 1905 ouvre la voie vers une professionnalisation fort différente de celle qui s'opère outre Manche ou de l'autre côté de l'Atlantique: enseignement plus court, moins sélectif, non académique. Un système de formation que l'on peut qualifier, avec Diebolt et Fouché, de peu ambitieux, mais qui rappelle que le modèle anglo-américain de l'école-hôpital ne saurait être considéré comme une évidence pour l'époque.

Richement documenté et novateur, cet ouvrage fera référence dans l'histoire de la professionnalisation infirmière en France, tout en invitant au repérage de zones d'influences en marge de la perspective atlantique. On songe en particulier aux initiatives prises en Suisse voisine, un territoire certes restreint mais dont la diversité culturelle et linguistique a produit différents modèles professionnels notamment documentés dans les publications de l'historienne Joëlle Droux. Ainsi, au sujet des enjeux confessionnels liés à la professionnalisation infirmière, on peut s'interroger sur l'apport éventuel des infirmières diplômées de *La Source* (ouverte en 1859 à Lausanne) dans la Maison de Santé Protestante de Bordeaux, l'une des écoles françaises qui sert d'illustration à la mise en œuvre du *nursing* anglo-américain au début du 20^e siècle. De fait, comme les auteures le notent, un nombre conséquent de Sourciennes travaillent dans cette institution bordelaise, où elles sont recrutées dès les dernières décennies du 19^e siècle. Contrairement à Nightingale, les fondateurs de *La Source*, Valérie et Agénor de Gasparin, ne s'attachent guère à forger le contenu d'un projet de nursing: en tant que protestants convaincus, ils ont principalement comme objectif de créer une école «normale» de gardes-malades, avec l'ambition de former des professionnelles laïques afin de diminuer l'expansion des congrégations catholiques et des diaconesses protestantes dans le Nord de l'Europe. La perspective atlantique, au demeurant heuristiquement féconde, ne saurait éclipser des transactions culturelles plus discrètes sur le plan géographique, en particulier l'existence de repères sur le continent européen susceptibles d'avoir influencé la professionnalisation des infirmières françaises.

Séverine Pilloud (Lausanne)